

Quand la royauté sera maîtresse, ou plutôt, quand la nation se sera constituée en corps par la réunion de tous ses membres, le dialecte de l'Île-de-France absorbera tous les autres, et il n'y aura qu'une langue, comme il n'y aura qu'une nation."

On peut ajouter aussi que les croisades contribuèrent pour une large part à assurer à la langue d'oïl la prépondérance sur tous les autres dialectes, et la rendre par là même très-populaire. Comme les chefs suprêmes de ces expéditions venaient presque tous du nord de la France, les grands seigneurs du Midi, ainsi que leurs vassaux, étaient pour ainsi dire forcés, par leur contact avec les peuples du Nord, leurs supérieurs, d'apprendre la langue de ces derniers.

Quelques autres causes ont sans doute contribué à donner à la langue d'oïl ce caractère d'universalité qui fait une de ses plus grandes gloires; mais les signaler toutes serait à la fois trop long et trop difficile. Contentons nous de suivre pas à pas les progrès de la langue française depuis 842 jusqu'au 17^e siècle.

XIX.

Au dixième siècle (940), on trouve ce passage, tiré d'une bulle ou mandement d'Alberon, évêque de Metz :

"Bon sergent et feü. *Traduction.* Bon ser-
les, enjaye-toi, car pour viteur et fidèle, enjouis-
ce que tu as, esteis-toi, car, parce que tu
feales sur petites co- as été fidèle sur petites
ses je t'auseray sur choses, je te hausserai
grandes coses; entre sur grandes choses;
en la joye de ton Sei- entre en la joie de ton
gneur." Seigneur.

Les mots ont été arrangés évidemment à la moderne; c'en est assez, néanmoins, pour juger de la manière d'écrire de cette époque.

XX.

Aux onzième et douzième siècles, on remarque dans la langue française un progrès encore plus grand. On en jugera par les trois extraits suivants :

"L'Evangeli o reconta, et sant Paul asi,
Que neun hom qui viva non po saber sa fin."

Traduction :

L'Evangile ceci raconte, et saint Paul
aussi.

Que nul homme qui vive ne peut savoir sa
fin.

Et cet autre :

"Kikumkes vult salf *Traduction.* Quicon-
estre devant totes cho- que vent être sauvé,
ses besoeing est qu'il avant toutes choses,
tienget la comune fei." doit tenir la commune

"Laquele si caskun foi.

entière et néent mal- Si chacun ne la gar-
misme ne guarderas de entière et sans mé-
sans dotance pardura- lunge (altération),
blement perirat." sans aucun doute, il

"Iceste est a certes périra pour toujours.

la comune fei que un' Cette commune foi
Die en trinitet la trini-est bien certainement
tet en unitet aorums." que un Dieu en trinité

(en trois personnes-),
(et la trinité en unité
(un seul Dieu) nous
adorious.

Citons enfin le morceau suivant, qui appar-
tient au premier écrivain français qui ait
laissé, suivant l'expression de M. Nisard, un
nom durable dans l'histoire de la prose : c'est
Geoffroi de Villehardouin, chroniqueur, né en
1160, mort en 1213.

Dans son histoire de la *Conquête de Con-*
stantinoble, au chapitre LX, il s'exprime ainsi :

"Li tans fu biaux et *Traduction.* Le jour
clers, et li vens bons- était beau et clair, et
et soués : si laissièrent le vent doux et suave,
leur voiles aller au Et ils mirent les voiles
vent. Et bien tesmoi- au vent. Et moi, C. eof-
gne Joffrois, li mares- frois, maréchal de
chous de Champagne, Champagne, qui dic-
qui ceste œuvre dicta, tai ces mémoires, et
né onques n'en menti qui n'y ai rien mis à
à son escient de mot, mon escient qui ne soit
com cil qui a toz les de la vérité, comme
consaus fu, qu'onques ayant assisté à tous
mais si grans estoire les conseils, j'affirme
ne fu veue. Et bien que jamais ne fut vuo
sembloit estoire qui si belle flotte. En sorte
terre deust conquerre, qu'on pouvait croire
quar tant comme on que cette flotte devait
pooit veoir aus iels, conquérir le monde;
ne paroient fors voiles car, tant que l'on pou-
de nés et des vaisiaus, l'ait voir des yeux, il
si que li cuers des ne paraisait que voiles
homes s'en esjoissoit de nefes et de vais-
mult." seaux : et les cœurs
des hommes en étaient
pleins de joie.

(A continuer.)

QUESTION A RÉSOUDRE.

Dans le discours politique, remarquable à
plus d'un titre, qu'a prononcé dernièrement
l'honorable M. Galt, à un grand dîner que
lui ont donné ses fidèles électeurs de Sher-